

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

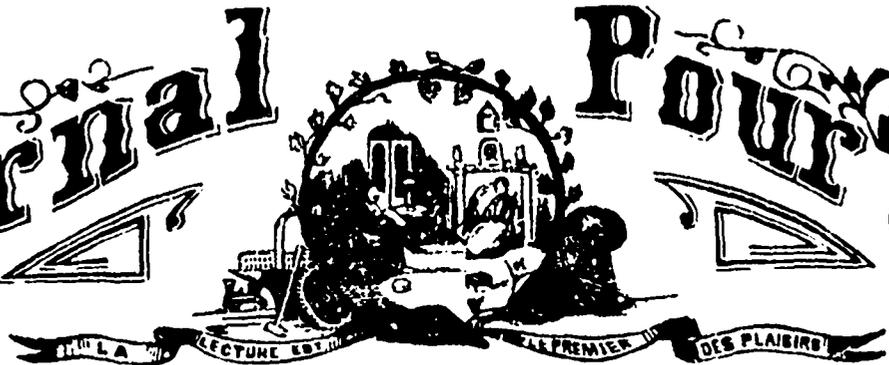
- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 11 SEPTEMBRE, 1879.

No. 2.



Nous ferons tirer au sort par tous nos souscripteurs, dans le courant de l'année, sous forme de Prime, un Guéridon (petite table pour pot de fleurs) évalué à \$5, semblable à celui que nous avons donné pour le Bazar de l'Institut Canadien de cette ville.

L'HONNÊTE HOMME.

Suite.

C'est Marianne qui attache la serviette sous le menton de son maître ; c'est Marianne qui lui verse à boire, Marianne qui lui découpe les morceaux les plus délectables, Marianne qui lui répète de manger doucement, Marianne qui le conduit après le dîner dans le salon, où une molle et douce sieste facilite la digestion du vieillard et le délasse de la bonne fatigue du dîner.

À son réveil monsieur Capron trouve la table desservie ; la cuisine est en ordre ; les casseroles nettes, brillantes ont repris leur place au dressoir de la muraille, et Marianne, vêtue de ses beaux habits, travaille près de son maître à tricoter des bas de laine, en attendant qu'il plaise au vieillard de s'éveiller et de requérir le bras de sa gouvernante pour aller faire dans le voisinage, chez madame de Frémery, une partie de Mariage ou de Piquet.

À huit heures précises, Marianne, une lanterne à la main, vient reprendre l'apothicaire, qui trouve prêt, en rentrant chez lui, un souper composé de mets légers, et tel qu'il convient d'en manger à son âge avant de se coucher.

Le souper fini, l'apothicaire passe dans sa chambre à coucher. Là Marianne le déshabille, lui passe sur la tête un chaud bonnet de coton, et le place dans son lit comme une mère y placerait son enfant.

Elle fourre ensuite sous les pieds du vieillard une bouteille de grès remplie d'eau bouillante, et qui entretiendra une douce chaleur dans le lit déjà bien bassiné avec du sucre ; après quoi elle rajuste l'étrédon, allume la lampe de nuit, et salue son maître d'un respectueux : "Bonsoir, monsieur Capron."

"Monsieur Capron ne répond pas toujours, car la plupart du temps il est déjà endormi.

Telle était, depuis vingt ans, l'existence que menaient le vieux apothicaire et sa vieille gouvernante, existence molle, bonne, paisible, uniforme, sans regret de la veille, comme sans soucis du lendemain ; existence caressée, mijotée, dorlottée avec amour, car l'habitude avait donné à Marianne, pour son maître, plus de dévouement et d'abnégation d'elle-même que n'aurait pu le faire la passion la plus juvénile et la plus violente. Son maître était sa pensée unique, sa pensée de tous les instants, le but de toutes ses actions, le but de tous ses soins. Elle aurait encore plus souffert d'un malaise de son maître que de la malpropreté du logis, et voir le vieux apothicaire contrarié dans la moindre de ses habitudes aurait produit un remords à Marianne, un remords poignant, comme si une porcelaine se fût cassée ou qu'un meuble se fût trouvé gisant au milieu de la chambre. Puis, comme un artiste qui caresse son œuvre avec amour, qui l'étudie sans cesse, dans ses détails, et qui chaque jour y apporte de nouvelles perfections, Marianne s'étudiait constamment à inventer quelque nouveau bien-être pour l'excellent monsieur Capron. Il fallait voir le regard brillant et le sourire mystérieux de la bonne fille, lorsqu'après avoir inventé et préparé quelque chose de ce genre elle amenait son maître à en prendre connaissance ; il fallait voir la grosse larme qui brillait dans l'œil de monsieur Capron, lorsqu'il s'apercevait d'une nouvelle attention de Marianne. Tantôt, c'était un coussin trop dur qu'elle remplaçait par un étrédon qu'aurait envié un archevêque ; tantôt c'était un tapis pour remédier au léger froid que produisait la pierre placée devant l'âtre de la cheminée. Le soir la flamme de la chandelle vacillait-elle un peu aux traîtres courants d'air qui sifflaient à travers une porte mal jointe ; le lendemain, un bourrelet fermait hermétiquement la fente perfide, et le vieux apothicaire voyait la flamme de la chandelle brûler droit et paisiblement. Marianne avait de pareils soins à chaque instant et pour tout. Rien ne

lui coûtait, ni fatigue, ni sacrifice. *Monsieur sera surpris et content ;* il y avait pour elle dans cette pensée une ample récompense aux travaux les plus longs et les plus pénibles.

À force de tant de soins et de précautions si minutieuses, Marianne était parvenue, non pas à empêcher les infirmités que l'âge apportait insensiblement à son maître, mais à les rendre presque insensibles au vieillard. Ainsi, par exemple, à mesure que l'oreille du bonhomme devenait plus dure, Marianne élevait d'avantage la voix quand elle parlait, et recommandait aux amis de monsieur Capron d'avoir le même soin ; tant que durait leur visite, elle se tenait là, à les épier, et à ranimer leur voix par un signe, quand elle les voyait près d'oublier sa recommandation. Ainsi l'ex-apothicaire se flattait souvent de ne pas être trop ébréché par l'âge, et sauf la goutte, disait-il, qui m'attaque quelquefois les jambes, je suis encore un vrai jeune homme ; car Marianne lui avait persuadé que la raideur quasi paralytique de ses jambes provenait tout bonnement d'une attaque passagère de goutte dont il serait bientôt quitte, et qui n'en durait pas moins depuis dix ans.

La Révolution et la Terreur vinrent rendre à monsieur Capron le dévouement de Marianne encore plus nécessaire.

Monsieur Capron avait fait sa fortune en fournissant des médicaments aux couvents sans nombre de Cambrai, et la destruction des cloîtres et le départ des religieuses le privaient d'une foule de petits présents dont elles ne manquaient pas de combler leur ancien apothicaire, outre qu'il les savait errantes, sans asiles et réduites à la pauvreté. Mais à soixante-dix ans, l'on est un peu égoïste, et l'on oublie vite le mal d'autrui que l'on ressent d'ailleurs assez faiblement. Et puis Marianne fit des confitures si bonnes et parvint à confectonner des massapains si parfaits qu'insensiblement monsieur Capron prit son parti, se résigna, et ne parla plus de la destruction des couvents que par ce besoin machinal, que par cette manie sympathique que ressentent les vieillards de regretter ce qui n'est plus.

"Quant aux arrestations qui chaque

jour avaient lieu à Cambrai, et qui jetaient dans les prisons des amis ou des connaissances de monsieur Capron, l'ex-apothicaire, que depuis un an sa difficulté à marcher retentait forcément au logis, les ignorait tout-à-fait. Marianne recommandait expressément à ceux qui venaient visiter son maître de garder le silence le plus complet à cet égard. Or, si quelqu'un d'entre eux se fût avisé de contrevenir à la recommandation de Marianne, il aurait dû, non-seulement renoncer aux invitations à dîner de monsieur Capron, qui ne se faisaient jamais sans la participation de Marianne, mais il se serait vu désormais fermer au nez, par l'impitoyable gouvernante, la porte du vieillard. On le savait, et l'on se tenait sur ses gardes; car, grâce aux ressources inouïes d'imagination que déployait Marianne, on dînait encore très bien chez son maître, malgré la disette et le maximum.

“ Un frivole incident vint détruire tout ce bonheur

“ Une des vieilles amies de monsieur Capron, madame Fremery, étant morte, le notaire chargé d'exécuter ses dernières volontés écrivit à l'ex-apothicaire que la respectable dame lui léguait par testament douze convertis d'argent et son perroquet. Un article exprès de ce testament recommandait le dit perroquet à la tendresse spéciale et aux soins de mademoiselle Marianne Chimot. Marianne se promit bien d'exécuter à la lettre les dernières recommandations de la défunte, et alla prendre possession du perroquet.

“ L'arrivée de cet oiseau fut un événement pour monsieur Capron et pour sa gouvernante. On plaça la cage, nettoyée, frottée et cirée, sur une fenêtre qui donnait dans la cour intérieure, et monsieur Capron fit rouler son fauteuil près de cette fenêtre; là, il passait ses journées non-seulement à gorgier le perroquet de morceaux de sucre, mais encore à lui adresser toutes les agaceries du monde pour le faire parler.

“ L'animal, sans doute surpris et attristé d'avoir changé de maison et de voir de nouveaux visages, gardait obstinément le silence.

“ Néanmoins, quelque jours après son arrivée, par un beau soleil dont les rayons tombaient chaudement sur la cage, il se mit à parler, et vous pouvez juger de la joie de monsieur Capron lorsqu'il entendit l'oiseau crier gravement la phrase sacramentelle: “*As-tu déjeuné, Jacot ?*” Malgré sa difficulté à marcher, le vieillard se traîna jusqu'à la cuisine, afin d'apprendre à Marianne une si grande nouvelle.

Marianne qui, pour lors, lavait la vaisselle dont on s'était servi pour le déjeuner, accourut, avec un empressement enfantin près de la cage, et

sans même prendre la peine de s'essuyer les mains.

“ Le perroquet était devenu aussi bavard que naguère encore il se montrait silencieux. Il riait, il chantait, il parlait, il sifflait à se faire entendre à cent pas. Les deux hommes ne se tenaient pas de plaisir, échangeaient entre eux des regards émerveillés, et n'osaient prononcer un mot dans la crainte d'interrompre la verve de l'oiseau. Depuis deux ans il n'y avait point eu pareille joie au logis.

“ Hélas! cette joie fut de peu de durée, car le perroquet se mit à crier de sa voix glapissante :

“ Vive le roi! vive le roi! ”

“ Marianne pensa défaillir, mais trouvant de la force dans l'imminence du péril, elle se jeta sur la cage et l'emporta précipitamment au fond de la cave.

“ Il était trop tard!

“ Le voisin de monsieur Capron, charcutier-cabaretier, sans-culotte forcené, et qui d'ailleurs en voulait au vieillard parce que Marianne lui avait ôté la pratique de la maison, et qu'elle achetait chez un autre du lard et des saucisses, avait déjà couru dénoncer la clameur criminelle qu'il avait entendu proférer chez le citoyen Capron. Une heure après, deux gendarmes emmenaient le vieillard et Marianne au couvent des Bénédictines anglaises, transformé en maison d'arrêt.

“ Le premier soin de Marianne, en arrivant à la prison, fut d'obtenir, à force de prières et à prix d'or, de ne point être séparée de son maître.

“ Celui-ci, comme frappé d'incantissement, ne proférait pas une parole et se croyait le jouet d'un rêve funeste.

A continuer.

— 30 —

LES MIRACLES DE L'AMOUR MATERNEL.

RÉCITS D'UN MÉDECIN.

Un des premiers malades que je visitai était un jeune homme d'environ trente cinq ans. La débauche l'avait conduit à travers la misère sur le lit de mort. Je m'attachai à ce malheureux et ne pouvant le sauver, j'essayai d'adoucir ses souffrances. Froid, silencieux, strictement poli, mon malade acceptait mes remèdes et mes soins sans croire beaucoup à leur efficacité. Il aurait voulu dormir toujours, et il ne cessait de demander de l'opium.

Je rencontrai dans l'escalier de la maison un vieux prêtre qui me dit : “ Monsieur, dites-lui quelques mots de Dieu. Je lui ai fait sans résultat plusieurs visites. Il m'a accueilli poliment, mais c'est tout. Je suis sûr

qu'une parole de vous ferait plus que toutes mes exhortations.” Je promis d'essayer.

Le lendemain, je m'efforçai de faire causer mon malade, et comme il s'y prêtait d'assez bonne grâce, j'amenaï peu à peu la conversation sur le terrain religieux: le malade s'en aperçut, et me dit d'un ton ferme: Je vous en prie, monsieur, ne me parlez pas de religion: je n'y crois pas.— Vous croyez au moins à l'existence de l'âme?—Je crois à l'opium et au sommeil.” Et il prit la position d'un homme qui essaie de dormir.

A quelques jours de là, je fis une nouvelle tentative qui tourna plus mal encore que la première, “ Ecoutez, docteur, me dit le malade, j'ai étudié un peu de philosophie, et j'en sais assez pour ne pas croire à l'existence de l'âme.

Et il se mit à me développer quelques-uns des arguments de l'école matérialiste. Ces erreurs, qui m'auraient choqué dans la bouche d'un professeur éloquent, me parurent dans cette mansarde et sur les lèvres de ce mourant, révoltantes et monstrueuses. Je sortis navré.

Cependant, nous continuions l'ancien prêtre et moi, à soigner sans plus de succès l'un que l'autre, le corps et l'âme de ce malade. Le corps marchait à grands pas au tombeau. L'âme s'en allait à la perdition éternelle.

Un jour que je posais à ce jeune homme une ventouse, j'eus besoin d'un morceau de papier; j'aperçus une espèce de lettre à côté de son chevet, je la pris et j'allais m'en servir, lorsque le jeune homme m'arracha brusquement la main et m'arracha la lettre. Un peu surpris, je déchirai une feuille à un vieux livre, et je fis mon opération.

Le soir du même jour, je retournai voir mon client qui baissait de plus en plus. Je l'aperçus, tenant à la main et s'efforçant de lire, la lettre que j'avais voulu brûler le matin. “ Docteur, me dit-il, voici la dernière lettre que ma mère m'a écrite; il y a un an qu'elle ne me quitte pas, et je l'ai lue plus de cent fois; je voudrais la relire avant de mourir; mes mains tremblent et ma vue s'obscurcit; soyez bon jusqu'à la fin, lisez-moi tout haut cette lettre ”

Je pris la lettre et j'en commençai la lecture. Non, jamais, depuis, je n'ai rien lu d'aussi tendre et d'aussi touchant. C'était Monique écrivant à Augustin. J'avais beau être médecin, je n'avais que vingt-six ans et je venais de perdre la meilleure des mères: les sanglots étouffaient ma voix; je sentais des larmes venir à ma paupière.

Je regardai le malade: il pleurait silencieusement, mes larmes se mêlèrent aux siennes. Tout à coup je me levai et m'écriai: “ Malheureux!

pouvez-vous croire que celle qui a écrit une semblable lettre n'avait pas une âme ? ”

Il garda le silence, et ses larmes coulèrent plus abondamment. Le lendemain, il fit appeler le vieux prêtre, et eut un long entretien. Le surlendemain, j'appris qu'il avait reçu les sacrements.

Il vécut encore une semaine. Sa froideur pallie n'était qu'un masque cachant un cœur égaré sans doute, mais bon et généreux. Il mourut entre les bras du vieux prêtre et les miens, couvrant de baisers les pieds du crucifix et la lettre de sa mère.

—:o:—

Les Enfants ridicules. — La mère coupable. Le Père censé.

Par la façon coûteuse et ridicule dont on habille aujourd'hui les enfants, on rend ces petites créatures plus sottes et plus odieuses qu'il n'appartient à leur âge. On en fait de grotesques bamboches impertinentes, affectées, maniérées. — Les petites filles de huit ans sautent à la corde en regardant de côté si les hommes les admirent, conduisent leur cerceau du côté du beau monde, font des mouvements de tête, des effets de croup, lèvent au ciel des yeux languoureux, abaissent des regards confus, lancent des œillades. — Les petites filles de dix ans que l'on voit aux Tuileries, vêtues en femmes, quelques-unes décolletées, — qui ne jouent pas, mais cherchent seulement à attirer les regards, promettent assez peu de modestie pour l'avenir.

Certaines mères ne négligent rien pour accroître encore les fâcheux résultats de cette mode absurde.

Voici des observations dont j'affirme l'authenticité et que tout le monde peut faire comme moi.

Quelques petites filles se rencontrent dans un coin du jardin des Tuileries. — Les petites poupées, avant de s'adresser la parole, se regardent de la tête aux pieds, — se font subir réciproquement un examen rigoureux, de la chaussure, de la robe, des gants. — Si le résultat de l'examen est satisfaisant de part et d'autre, on s'aborde et on entame un jeu, sinon l'une des fantoches s'éloigne avec une moue dédaigneuse.

Voici un dialogue exactement sténographié :

— *Mademoiselle*, voulez-vous me permettre de jouer avec vous ?

— Qu'est ce que font vos parents, *Mademoiselle* ?

— Je ne sais pas ce que fait papa ; maman brode.

— Pour de l'argent ?

— Je ne sais pas.

— Votre maman est-elle riche ?

— Je ne sais pas.

— Combien avez-vous de domestiques ?

— Deux bonnes et le cocher.

— Ah ! vous avez une voiture ?

— Il faut bien, pour venir aux Tuileries.

— Eh bien, mademoiselle, à quoi voulez-vous jouer ?

Autre dialogue.

Trois ou quatre petites filles de six à dix ans, vêtues de soie et de velours, sautent à la corde avec des mouvements prétentieux, guindés, etc. ; une enfant de huit à neuf ans, très-proprement, mais relativement simplement vêtue, les regarde avec des yeux pleins de désirs ; — c'est une jolie petite fille, rose et fraîche, bien jeune, bien enfant, bien joueuse, — nullement gênée dans ses vêtements ; elle saisit un moment où la corde que l'on fait tourner est vacante ; elle y entre, saute avec adresse et montre un visage épanoui par le plaisir. — Quelques petites filles parlent bas à celles qui font tourner la corde ; celles-ci s'arrêtent. — Quand la nouvelle venue se retire, on recommence le jeu, mais on le suspend chaque fois qu'elle se présente devant la corde. Une des petites p'coras s'avance vers elle, et lui dit d'un air digne :

— *Ma demoiselle*, nous ne jouons pas avec des *demoiselles* qui n'ont pas une robe de soie.

J'avais, il y a quelques années, un voisin de campagne, qui entendait autrement l'éducation de ses trois filles. — Il passait pour très riche, et cependant ses enfants étaient simplement vêtues : des robes de percales ou de coutil l'été, des robes de laine l'hiver, une seule robe de soie pour les solennités ; — mais du beau linge, toujours bien blanc, des robes fraîches et bien faites, que fabriquait l'aïnée des trois filles en se faisant aider par les deux autres à proportion de leur habileté.

De plus, les habitudes de la maison étaient simples, confortables, mais nullement somptueuses. — Il n'y avait pas de voiture ; la nourriture était saine, abondante, mais sans recherche et sans luxe.

Quelques personnes l'avait déclaré avare.

Cependant, je l'avais vu généreux dans quelques circonstances pour soulager des malheureux, pour rendre service à la commune, etc.

Un jour que je ramassais quelque argent parmi mes connaissances pour remplacer un canot que la mer avait enlevé à un vieux pêcheur, je fus surpris de le voir me donner à lui seul la moitié de la somme à recueillir entre douze ou quinze personnes.

Je m'aperçus que j'avais assez maladroitement laissé voir ma surprise, et j'essayai de la déguiser en joie de ce que la chose serait faite tout de suite.

— Je comprends, dit-il ; on vous a dit que je suis avare.

A Continuer.

HYGIÈNE DU FUMEUR.

Voici sur l'habitude de fumer du tabac, des préceptes et des conseils excellents donnés par le Dr. A. Bertherand dans la *Tribune Médicale* :

“ Ne fumez jamais plus de trois à quatre pipes ou cigares par jour ; s'il vous est possible, bornez-vous à deux. — Il n'est pas bon de fumer à jeun, immédiatement avant ou après le repas. Quel que soit le mode de fumer, il faut éviter le contact direct du tabac avec la muqueuse buccale et surtout avec les dents, qui sont ainsi excités au machonnement ; le cigare doit être fumé dans un bout d'ambre, d'ivoire, ou mieux de porcelaine émaillé. — Fumer, en les rallumant, des portions de cigares éteints, est, avec le système de la pipe culottée et juteuse, le plus sûr moyen de s'incommoder par la nicotine. — Tout fumeur fera bien, s'il le peut, de se rincer la bouche après avoir fumé. *A fortiori* la précaution se recommande-t-elle aux chiqueurs. Par la même raison, il conviendrait de soumettre les embouts, tuyaux, fourneaux où l'on a coutume de brûler le tabac, à de fréquents lavages, soit avec l'éther, soit avec une eau additionnée d'alcool ou de vinaigre.

“ Il est difficile de se prononcer entre les différentes manières de fumer le tabac. Je donnerais volontiers la préférence à la cigarette, en raison de son peu d'importance quantitative et du papier qui interdit le contact du contenu aux membranes buccales. Mais il faudrait, pour réaliser tous les *desiderata*, que le *papillito* fut de fil de lin substint de ce qui est devenu le *neq plus extra* de la perfection pour les raffinés du genre, d'en retenir les aspirations au fond du pharynx, pour les rejeter ensuite par les narines. — L'habitude prématurée de fumer est certainement dommageable à l'enfance et pendant la période adolescente de l'évolution organique. L'économie ne peut que pâtir, à cette époque, de l'influence nerveuse narcotique, si légère soit-elle, et de la déperdition salivaire inséparable de l'acte. L'association contre l'abus du tabac a donc été sagement inspirée en s'affiliant les instituteurs de toutes classes pour écarter de la jeunesse une pratique contraire aux intérêts de son développement. Tout le monde ne peut pas impunément fumer. Il est à cette habitude des contre-indications pathologiques ou idiosyncrasiques qu'on serait imprudent et coupable d'enfreindre. Les maladies des poumons, du cœur, les affections chroniques de la bouche, du nez, des yeux, du pharynx et de l'estomac, expriment les principales incompatibilités ; leur détermination exacte, absolument individuelle, devra toujours être définie par l'intervention des médecins. L'aération des

lieux où l'on fume veut être soigneusement surveillée. Si la fumée de tabac ne mélange pas des quantités appréciables de principe toxique à l'oxygène de l'atmosphère qu'elle envahit, toujours est-il qu'elle se substitue, par son volume et par les poussières qui la composent, à l'air pur nécessaire à l'hématose. S'endormir la nuit dans une chambre où l'on a fumé tardivement constitue une infraction grave aux lois élémentaires de l'hygiène.

—:o:—

UNE AUDIENCE

A LA COUR DE CIRCUIT DE***

—Eh bien! Gervais, voyons, appelle-tu ou n'appelles-tu pas les causes?

—Mais Votre Honneur, vous n'êtes pas encore assis; vous n'avez même pas encore boutonné votre robe.

—Qu'importe! appelle toujours.—Dis donc, Gervais, quel est donc ce grand blond, là-bas, au fond de la salle?

—Votre Honneur, c'est un espion américain.

—Sapristi!... monsieur... monsieur! Oui, vous là-bas... approchez... que demandez-vous?

—Moi, Monsieur?

—Oui. Qu'y a-t-il pour votre service?

—Mais rien... absolument rien.

—Que faites-vous donc ici?

—J'assiste à l'audience.

—Sapristi!... tous les goûts sont dans la nature. Nous rendons la justice les portes ouvertes; il doit donc être permis d'assister à l'audience. Nous suivons en cela l'exemple de son St. Louis, monarque estimé en l'antiquité qui rendait la justice sous un chêne, nous avons modifié cette mise en scène, le chêne a été remplacé par un bureau de même métal, ce qui n'empêche pas... Sapristi! Appelleras-tu ou n'appelleras-tu pas?...

—Bonjour monsieur le zuze.

—Eh! qui es-tu donc toi qui me dis bonjour?

—Ze suis Charles!

—Charles! Charles! moi aussi je suis Charles! Gervais aussi s'appelle Charles.

—Mais moi ze suis Charles Roustaud, marchand de papiers. Je crois bien que je te connais. D'autant que je me sers d'encre chez toi, qui par parenthèse, est fort mauvaise! N'est-ce pas, Gervais, qu'elle est mauvaise son encre?

—Très mauvaise, Votre Honneur!

—Tu vois Gervais lui-même la trouve mauvaise. Voyons, dis-moi qu'est-ce que tu demandes?

—Ze ne demande rien, c'est Mousson qui m'a fait appeler.

—Eh bien! voyons monsieur Mousson, que demandez-vous à ce brave Charles?

—Votre Honneur, au meilleur de ma connaissance, monsieur m'a commandé une charrie, qu'il plaise à la Cour, je l'ai exécutée au meilleur de ma connaissance, selon la commande, et qu'il plaise à la Cour, il n'en veut plus, Votre Honneur, prendre livraison!

—Tu entends.

—Ze ne prends pas livraison parce que la charrie il est mal faite.

—Votre Honneur, Charles Roustaud, dit que la charrie est mal faite, et qu'il l'a... à la Cour, je dis, moi, qu'elle est, au

meilleur de ma connaissance, parfaitement conditionnée.

—Monsieur le zuzo, zo vais vous expliquer: z'allais à la ville, z'étais à cheval; zo l'y dis, faites moi donc une charrie...

—Sapristi! tu commandes une charrie à cheval et tu veux qu'elle soit bien faite? Considérant qu'on ne commande pas une charrie étant à cheval; que....

—Bateau! c'est zuzé ça!

—Sapristi! Tu trouves que c'est mal jugé! moi je parle que le premier imbécile qui passe juge comme moi... Tiens je vais appeler par la fenêtre... —Monsieur... monsieur... montez donc s'il vous plaît... Tenez asseyez-vous là. Permettez-moi de vous faire une question: Quand vous voulez qu'une charrie soit bien faite, montez-vous à cheval pour la commander?

—Jamais!

—Tu entends, imbécile!—Vous pouvez vous retirer, monsieur.—Charles Roustaud je te condamne à accepter la charrie, fallait pas la commander à cheval, c'est ta faute.—A un autre!—Ah! tâche de soigner ton encre. Elle ne vaut rien du tout.

(A continuer.)

—:o:—

VARIÉTÉS.

Un infortuné bambin de dix ans a été doté par ses parents d'un parrain peu généreux.

Il lui demanda hier:

—Dis donc, parrain, qu'est-ce que tu chargeras Noël de mettre dans mon soulier?

—Allons donc, mon enfant, tu n'es plus assez petit maintenant pour mettre ton soulier dans la cheminée.

—Ce n'est pas cela, répond l'enfant tout fâché; dis plutôt que mon soulier est devenu trop grand!

* * *

Scène d'intérieur chez un homme positif et pratique:

Personnages: Monsieur, Madame et Bébé, que la mère interroge sur l'histoire sainte.

—Voyons, dis à maman pourquoi le bon Dieu a puni les frères de Joseph?

—Parce qu'ils l'ont vendu trop bon marché, répand l'enfant.

—Est-il drôle, ce gamin-là! s'écrie le père charmé; tiens; voilà dix sous! qu'est-ce que tu en feras?

—Je le donnerai au pauvre petit pauvre qui est sous la porte cochère en face.

—Ah! bien, si tu dis des bêtises à présent!... dit le monsieur positif avec découragement.

* * *

Un grave magistrat réunit à sa table quelques amis; son fils, un bébé de six ans, s'apprête à s'asseoir près de lui.

—Que fais-tu là? lui dit le père, tu n'as pas encore la barbe assez longue pour dîner avec nous.

L'enfant se retire tout confus et s'en va conter sa peine à sa mère. Celle-ci, pour le consoler, lui fait dresser une petite table, sur laquelle elle a soin de mettre force gâteaux et confitures.

Pendant que l'enfant mangeait, un vieux chat, commensal habituel du logis, osa porter sur le petit dîner une petite audacieuse. Indigné d'une telle familiarité, Bébé frappa avec sa fourchette la tête de l'insolent et lui dit:

—Va-t'en manger avec papa! ta barbe est assez longue!

* * *

On me raconte une mélancolique aventure arrivée cette semaine à M. B. P.

Il faisait un beau clair de lune; M. B. P. s'en revomit du Théâtre à petits pas, regardant les étoiles, comptant les pavés... Tout-à-coup, il se vit accosté par un homme d'une mine négligée et d'une allure... irrégulière.

—Savez-vous... dit l'homme...

—Je n'ai pas de montre! fit impétueusement M. B. P., les deux mains sur son gousset.

Ce n'est pas ça dit l'homme, d'une voix avinée, savez-vous siffler?

— Pourquoi faire?

Pour éveiller ma femme... qu'elle vienne m'ouvrir la porte... Moi j'ai beau faire... j'peux plus siffler!—Et l'ivrogne pour preuve de son dire, fit entendre un lui! lui! des plus imparfaits.

M. B. P. eut pitié de sa détresse. Il siffla.

Une fenêtre s'ouvrit au premier étage d'une maison borgne.

—Est-ce toi? demanda une voix.

—Parbleu! grommela l'ivrogne, déjà adossé à sa porte.

—Voilà ton affaire, brigand! continua la voix, et au même instant... une grosse clef, celle de la maison, tomba dans la rue, et un plein seau d'eau (était-ce bien de l'eau) sur la tête de M. B. P.

Hélas! l'ivrogne ne l'avait pas averti qu'on lui faisait payer ses tardives entrées!

* * *

J'hésite sérieusement à donner mon mot de la fin.

A propos d'une histoire de fiancé caché sous la table, on m'a tant jeté la pierre que je ne sais s'il me faut haarder un mot motivé par la même cause.

Je me risque encore pour cette fois.

C'était à un des derniers concours du comté de... à l'heure de la distribution des récompenses.

On appelle le nom d'un boucher lauréat qui s'élança aussitôt pour recevoir son prix.

Au moment où il arivait au pied de l'estrade, une épouvantable détonation se fit entendre.

On s'éffraie d'abord

Le bruit court un instant qu'un concurrent malheureux s'est fait sauter la cervelle.

A la fin, on finit par se rendre compte du fait.

C'était l'heureux lauréat qui d'abord étouffé par l'émotion, venait de respirer.

Aussi, la dame du maître, avec ce charmant sourire qui s'est bien aux grands, ne peut-elle s'empêcher de dire au comptable:

—Mazette! et vous vous dites boucher!

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an.....	0.50
Six mois.....	0.35
Un numéro.....	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

1704 rue Sparks, Ottawa.